

En odeur de sainteté

CÉLINE SAINT-CHARLE

Rien ne changeait jamais, les heures pareilles à des semaines et les semaines qui s'étiraient comme des années. L'odeur caractéristique des couloirs, mélange de chou bouilli et de javel, tenace, qui s'infiltrait dans les narines et se fixait sur les muqueuses. Impossible de s'en débarrasser.

Et ces dimanches... Passés à se cacher dans sa chambre, pour ne pas assister une fois de plus aux joyeuses retrouvailles des familles, aux embrassades dégoulinantes d'hypocrisie, aux mouchoirs d'une propreté douteuse tamponnés sur les yeux larmoyants. Ces étreintes forcées, Arlette les avait en horreur. Comment les vieux faisaient-ils pour ne pas voir la répulsion des enfants, qu'il fallait pousser de force dans les bras des ancêtres ?

Au moins, elle, sans famille et sans descendance, elle n'avait pas à subir ces humiliations hebdomadaires !

Les autres, ceux du dehors, qui croquent la vie à pleines dents, venaient, s'attardaient juste le temps de prétendre savourer l'infest café, et s'en repartaient bien vite. Trois petits tours et puis s'en vont.

— Tu comprends, mamie, les embouteillages. Les devoirs du gamin, papy. La pluie. La neige. La chaleur...

Un de ces jours, ils finiraient par invoquer une invasion zombie !

Il tardait à Arlette que la mort la prenne et l'emmène loin de tout ça. Loin des flatulences, des démences précoces et des dentiers mal chaussés de ses compagnons d'infortune. Un pied dans la tombe, l'autre dans une pantoufle, équilibristes malchanceux et sans argent qui avaient échoué dans cette maison de retraite pour petites gens.

Sept ans qu'elle moisissait là, sans que son corps fatigué acceptât de lâcher prise. Sept ans à faire les yeux doux à la Faucheuse, qui la dédaignait à chacun de ses passages. Toujours alerte, avec toute sa tête, Arlette assistait, impuissante, à la déliquescence des organismes et des esprits, voyait ses voisins crever les uns après les autres. Fort heureusement, elle n'avait jamais commis l'erreur de s'attacher.

Oh, elle ne portait pas la responsabilité de son indifférence sur ses seules épaules ! La guerre, d'abord, qui avait emporté son fiancé, envoyé au STO¹ en Allemagne.

¹ Service de travail obligatoire

— Mon Arlette, ma douce, mon aimée, jure que tu m'attendras ! lui avait-il demandé avant de partir, entre deux gendarmes.

Le moyen de refuser dans de telles conditions, sans passer pour une sans-cœur devant tout le village ?

— Je te le jure, Armand !

Ainsi fut scellé son sort. Elle patienta, mais jamais il ne rentra. La libération puis l'armistice vinrent et s'en furent, sans signe d'Armand. La moindre des corrections étant de lui rester fidèle, Arlette se morfondit encore cinq ans, jusqu'à ce que la famille de son promis renonce et le fasse déclarer décédé. Arlette frôlait alors les trente ans, encombrée d'une virginité qui n'était plus à la mode dans la folie frivole de l'après-guerre. Trop fière pour le reconnaître, elle refusait les galants, de peur qu'ils se moquent de son inexpérience.

Personne ne la touchait, jamais. Empotée, peu au fait des pratiques, elle n'osait pas se donner du plaisir, de crainte de mal s'y prendre, de se blesser peut-être. Ou pire, d'être *damnée*. Elle se contentait des émois légers provoqués par la caresse des épis de blé dans les champs, levant haut sa jupe pour les laisser effleurer l'intérieur de ses cuisses. Parfois, à la belle saison, elle se dévêtrait au bord de la rivière, les sens en alerte à l'idée délicieuse d'être épiée par un paysan de passage et entrait dans l'eau toujours fraîche. Elle se tenait debout, jambes un peu écartées. Les poissons venaient téter sa peau offerte, rassurés par son immobilité. Elle frissonnait, sans vraiment savoir si c'était de froid ou d'excitation. Quand elle avait de la chance, ils se faufilaient entre ses cuisses, près (*oh, si près*) de ce que sa mère nommait « le triangle du diable ». Le courant titillait ses tétons, qui se dressaient avec arrogance, envoyaient des flux de bien-être lorsqu'une nappe de vase en suspension glissait jusqu'à eux. Elle s'allongeait en croix sur le grand rocher plat qui faisait face au champ du Jeannot pour sécher, le soleil léchait les gouttes une à une et les faisait disparaître d'un baiser brûlant. Des colonies d'insectes parcouraient son corps en dessinant des routes sensuelles, elle haletait d'anticipation, espérant être enfin emportée dans un transport voluptueux, qui ne venait hélas jamais.

Dans les romans à l'eau de rose qu'elle dévorait en cachette, l'héroïne ressentait une ivresse charnelle au moindre effleurement, criait sa jouissance avant même d'être totalement dévêtu par le beau ténébreux qui l'avait enlevée. Pas Arlette. Ce n'était pas une fille de la terre pour rien ! Elle sentait confusément qu'elle avait besoin de plus que ces préliminaires frivoles offerts par la nature, aussi agréables qu'ils fussent. Elle rêvait la nuit de grandes mains calleuses qui trituraient ses seins, les englobant tout entiers, de genoux puissants qui s'insinuaient entre ses cuisses plus que coopératives, d'une langue dardée vers le secret de son intimité. Dans son sommeil, elle gémissait, mais le songe s'interrompait invariablement au moment précis où elle allait atteindre l'extase. Forcément, son cerveau ne savait comment présenter quelque chose qu'il n'avait jamais expérimenté. Au matin, Arlette feignait d'ignorer sa culotte trempée, se répétant qu'elle se moquait de tout cela, qu'elle était

pure, bien au-dessus de ces considérations temporelles. Elle pouvait s'enorgueillir de n'avoir toujours que des péchés véniens à murmurer à confesse.

Un jour, le père mourut. Puis la mère. Arlette s'étourdit dans le labeur, seule pour faire tourner la ferme, secrètement soulagée de ne plus avoir à entendre leurs soupirs et leurs cris rauques de bêtes en rut. Jusqu'au bout, ils avaient continué à forniquer, longtemps, souvent. À leur âge, de telles activités lubriques ne se justifiaient plus ! La concupiscence jamais fanée de ses parents la troublait, une petite voix en elle chuchotait lascivement :

— Dire que tu aurais pu être comme eux... Tu es de leur sang, le même feu court dans tes veines...

À près de cinquante ans, elle s'éveilla une nuit d'été, dérangée par un orage violent qui se déchaînait dehors. Un volet claquait quelque part, avec une irrégularité sauvage. Arlette se souvint brusquement qu'elle n'avait pas fermé le haut de la porte à deux vantaux du poulailler. Tout serait inondé et elle préférerait encore affronter la pluie battante plutôt que d'avoir à pelleter la paille détrempeée le lendemain. Sans plus réfléchir, elle enfonça ses pieds nus dans des bottes de caoutchouc et sortit, en chemise de nuit.

Elle n'avait pas fini de traverser la cour qu'elle dégoulinait, le fin vêtement de coton épousant ses formes généreuses. Est-ce l'atmosphère saturée d'ozone qui la fit basculer ? Le sentiment de danger ? Le frottement du tissu sur ses tétons ? Elle était bien en peine de répondre. Une soudaine frénésie l'envahit, un appétit monstrueux menaçant sa raison. Elle s'adossa contre le mur du poulailler, les talons bien calés dans la boue, les genoux légèrement fléchis. Avec une urgence qu'elle ne maîtrisait pas, elle arracha son sous-vêtement grisé par les lessives et coinça sa chemise sous ses aisselles. Elle éloigna ses genoux l'un de l'autre autant qu'elle put, afin de présenter sa vulve à l'averse. Le contraste entre le feu qui irradiait de ses lèvres palpitantes et l'eau glaciale la fit hoqueter d'un délice mêlé d'inquiétude. Pour la première fois, elle autorisa un index timide à glisser aux abords de la zone interdite. Son corps répondit avec une virulence qui la surprit. Une vague de chaleur parcourut son épine dorsale, une prescience des félicités à venir. S'enhardissant, Arlette se servit de son autre main pour gentiment ouvrir l'accès, où son doigt s'empressa de s'introduire. Il rencontra presque par hasard une excroissance charnue qui réagit vivement au contact. Un grognement rocailleux monta des profondeurs de son ventre, tandis que naturellement l'index trouvait le rythme et l'intensité pour stimuler la zone. La protubérance se gonfla et des vagues brûlantes firent trembler les jambes d'Arlette, elle se sentait au bord d'un précipice inconnu, prête à s'y jeter. Elle n'avait pas peur, certaine que sa chute ne serait pas douloureuse, bien au contraire.

— Oui, oh oui... cria-t-elle, affolant les volatiles derrière le mur.

Au moment où la jouissance allait s'emparer d'elle, un éclair monstrueux s'abattit sur la grange, expulsant la porte à dix mètres de là dans une brassée d'étincelles. Arlette hurla, ses mains quittèrent son entrejambe pour se joindre en prière. Elle tomba à genoux dans la boue et se mit à pleurer.

— Oh, Seigneur, pardonnez-moi, j'ai péché. Je ne suis pas digne de votre amour. Oh, Seigneur, merci de m'envoyer un signe de votre courroux, merci de me donner la chance de retourner dans le droit chemin.

Honteuse, elle demeura toute la nuit au même endroit, indifférente aux éléments qui s'acharnaient sur elle, implorant Dieu.

Plus jamais elle ne s'y risqua.

Arlette s'étourdit dans le labeur, toute une vie à nier la fougue qui pulsait dans son bas-ventre, à se confire de bondieuseries et à s'aigrir, pour ne pas faire face à la vérité : elle ne goûterait jamais la sensation d'un sexe d'homme qui se fraie un passage en elle, elle n'aurait jamais l'occasion de se plonger dans le précipice d'extase qu'elle avait entrevu.

Tant qu'elle eut ses tâches à accomplir, Arlette réussit à ne pas trop y penser. Jusqu'à presque quatre-vingts ans, elle fit tourner la ferme, en louant une grande partie des terres et en réduisant le cheptel peu à peu. Puis vinrent les problèmes de santé, l'arthrite, la vente de l'exploitation. La maison de retraite miteuse. Pour seuls contacts physiques, les mains gantées de latex des aides-soignantes qui l'aidaient à sa toilette, sans douceur. Le docteur qui la manipulait, le kiné qui tirait ses articulations. Le corps qui devint hideux, sale, puant. Les couches pour adultes, cette odeur d'urine prégnante, ignoble. Plus le temps passait, plus Arlette avait en horreur sa carcasse qui ne lui proposait que douleurs et faiblesse, sans compensation d'aucune sorte. Elle oubliait sa foi, caressait le projet de renoncer à s'alimenter pour accélérer le processus final.

Puis, un beau jour de printemps où les fenêtres béraient sur les fragrances des fleurs de cerisier du parc adjacent, un fringant jeune homme de soixante-dix ans franchit la porte de la salle commune. Un regard d'un bleu non voilé de cataracte fit le tour des résidents présents, s'attarda sur Arlette et un sourire félin creusa de profondes rides émouvantes dans ses joues. Sans hésiter, il traversa la pièce, ignorant les salutations des loques affalées dans les sièges. Il devait s'aider d'une canne, dont le pommeau argenté lui donnait une classe folle, gommant le boitement qui le ralentissait.

— Madame, permettez-moi de me présenter, souffla-t-il dans une révérence.

Il prit la main d'Arlette, laissa ses lèvres effleurer avec gourmandise la peau parcheminée, réveillant instantanément toutes ses terminaisons nerveuses.

— Armand Duplessis, pour vous servir. Comme le duc. Mes parents avaient un sens de l'humour assez particulier.

Arlette ne comprit pas à quoi il faisait référence, et s'en moquait. Armand, il s'appelait *Armand*. Ce ne pouvait être un hasard. La vie lui offrait-elle une ultime chance de bonheur ? Oui, il ne pouvait en être autrement. Dieu la récompensait de sa vie vertueuse et obéissante, à n'en pas douter. Après lui avoir volé injustement son Armand, le Seigneur le lui rendait.

Commença alors une saison enchantée pour la presque nonagénaire. Le nouveau venu avait jeté son dévolu sur elle au premier regard, c'était indéniable. Il ne voyait qu'elle, oublieux de ses doigts noueux, de son épiderme malmené par des décennies

de vie en plein air, de ses seins flapis, de la mauvaise graisse qui distendait son abdomen.

Armand lui fit une cour surannée, avec des manières exquises d'aristocrate fourvoyé dans cet antre de misère humaine. Avec sa mise impeccable et ses cheveux gominés, il évoquait une époque révolue où la galanterie n'était pas un vain mot. Il lui tenait la porte, faisait livrer des bouquets extravagants assortis de poèmes maladroits. Il lui prenait la main au réfectoire, passait son bras sous le sien pour parcourir les allées du petit parc. Arlette avait envie de lui hurler :

— Ne perdons pas un temps précieux et rare, mon ami, consommons !

Elle serrait les dents, laissait ses sens sortir de leur torpeur grâce aux multiples attouchements qu'il prodiguait en toute occasion. Ses paumes s'aventuraient sur elle, s'enhardissant un peu plus chaque jour. Un soir, les surveillantes de nuit mirent dans le lecteur le DVD de *La leçon de piano*, avec un sourire mutin. Arlette entendit l'une d'elles susurrer en gloussant à sa collègue :

— Ça va les émoustiller, les pépères et les mémères.

Outrée, elle se tourna vers Armand, mais se tut en voyant l'étincelle qui s'était allumée dans ses prunelles. Les lumières s'éteignirent, le film commença. Dès que l'obscurité s'installa, Armand se coula plus profondément dans le fauteuil qu'ils partageaient, de telle façon qu'ils se retrouvèrent collés l'un à l'autre, les deux cœurs ne tardant pas à battre à l'unisson. Arlette peinait à se concentrer sur l'écran, la proximité de son « amoureux » la troublait trop. L'histoire défilait devant ses yeux indifférents, elle ne s'y intéressait pas.

Jusqu'à une scène où l'héroïne joue du piano, alors qu'un homme caresse sa peau grâce à un trou dans son collant. À ce moment, Armand glissa son pouce sous la robe d'Arlette et se mit à effectuer des mouvements circulaires à même la peau, en calquant ceux du film. Il commença par le genou, puis monta lentement le long de sa cuisse, vers l'extérieur de l'aine. À la télévision, les protagonistes étaient passés à autre chose depuis belle lurette, et toujours son pouce électrisait ses sens, se rapprochant du volcan qui menaçait d'entrer en éruption à tout instant. Lorsqu'elle pensa ne plus pouvoir retenir ses râles lubriques, Arlette se pencha vers l'oreille d'Armand.

— Éclipsons-nous quelque part, et prenez-moi. Nous n'avons que trop tardé.

Armand eut un rictus satisfait.

— Je pars le premier. Prétextez la fatigue et retrouvez-moi à la réserve d'ici une dizaine de minutes.

Arlette hocha la tête et s'abstint de le regarder quitter la salle commune.

La réserve était un large cagibi où étaient stockés quelques meubles bancals et les cartons de produits ménagers, pourvu d'une lucarne poussiéreuse. Un vieux fauteuil roulant aux roues voilées trônait en son centre, habituellement encombré d'une pile de couvertures miteuses. Quand Arlette se faufila dans la réserve sans allumer, elle trouva Armand dénudé à partir de la taille, installé dans le fauteuil. Il avait astucieusement disposé les couvertures de façon que le siège ne bouge ni ne grince.

Une érection respectable pour son âge paralysa Arlette, fascinée par ce membre masculin palpitant qu'elle voyait enfin, sublimé par la lumière des néons du couloir.

— Fermez la porte, ma mie. Quelqu'un pourrait passer.

Elle obtempéra volontiers et se dirigea vers son presque amant. Après s'être agenouillée, elle tendit une main vers le phallus dressé, avec une crainte révérencieuse du premier contact. Tandis qu'elle le découvrait à la faveur de la clarté lunaire, Armand déboutonna robe de chambre et chemise de nuit. Il pétrit la poitrine offerte, sans sembler s'offusquer du manque de fermeté des seins lourds. Rassurée, Arlette s'approcha encore un peu.

— Je suis désolé de devoir rester assis, ma toute belle. Avec ma patte folle, je ne pourrai pas vous honorer autrement. Et puis, mon cœur, vous comprenez... expliqua-t-il sans cesser de déclencher des ondes d'extase dans ses seins.

Arlette réalisa qu'elle ne lui avait jamais demandé pourquoi il était là, ce qui avait motivé son arrivée, alors qu'il était autonome et apte à se prendre en charge. Contrite, elle empoigna l'organe, mais Armand stoppa son geste.

— Afin d'être certain d'être performant, j'ai avalé une pilule bleue. Je n'en avais jamais consommé auparavant. J'ignore combien de temps elle fera effet. Pour cette première fois, ne tentons pas le diable. Grimpez sur moi, et fusionnons.

Il semblait à bout de souffle et Arlette eut du mal à comprendre ses chuchotis hachés. Il la tira vers lui et elle devina ses intentions. Elle s'empressa de se défaire de sa culotte et de chercher à le chevaucher, handicapée par son arthrite, qui choisissait le pire moment pour se manifester et limitait ses capacités d'écartement des jambes.

Armand respirait d'une façon erratique qu'elle mit sur le compte de l'impatience. Après avoir tant bien que mal pris position, le bassin suspendu au niveau du ventre d'Armand, les genoux douloureusement imbriqués contre les accoudoirs, Arlette ne sut que faire. Était-il temps pour elle d'aller s'empaler sur le membre qui l'appelait ? Devait-elle attendre un signe d'Armand ? Incertaine, elle tenta d'attirer son regard, mais il avait les yeux clos. Il grimaçait horriblement, un rictus hideux qui déformait son visage. En l'absence de consigne, Arlette descendit jusqu'à sentir le contact du gland contre sa toison pubienne. Émerveillée par la chaleur émanant du sexe d'Armand et des vibrations qui l'agitaient, elle bafouilla en gémissant :

— Oh, vous... êtes... encore plus... bouillant... que moi...

Armand répondit par un grincement de dents tout à fait inopportun.

— Est-ce ainsi que les hommes expriment leur plaisir ? s'interrogea-t-elle.

Le gland, doué d'une vie propre, cherchait à fouir sa chair, elle s'abaisse davantage. Les mains d'Armand lâchèrent ses seins, en pinçant un téton au passage. La brève douleur, loin de décourager Arlette, affermit sa volonté de mener la pénétration à son terme. Elle s'assit complètement sur Armand, sentit le membre s'enfoncer profondément en elle, dans une glissade impeccable. Absurde fière, elle se mit à l'écoute de la coulée de lave qui accompagnait l'insertion. Elle brûlait, de la tête aux pieds.

Enfin.

Son corps trouva seul la marche à suivre, elle commença des mouvements de va-et-vient, la souffrance de ses articulations trop sollicitées étroitement liée aux ondes de plaisir qui allaient en s'amplifiant. Le précipice bénit s'annonçait, mais, cette fois, elle ne laisserait rien l'empêcher de goûter les voluptés qu'il recelait.

Armand poussa un cri strident, s'effondra dans le fauteuil, soudainement ratatiné sur lui-même. Le phallus se dégonfla aussitôt, échappant à la prise du périnée d'Arlette. Elle hurla à son tour, de rage, de frustration, l'esprit plein de mots orduriers qu'elle n'osait formuler à voix haute. Comment pouvait-il la trahir ainsi ? Elle se mit à pleurer, à tambouriner le torse d'Armand de ses poings serrés. Il ne disait rien.

Derrière elle, la porte s'ouvrit à la volée, inondant la réserve de lumière.

— Que se passe-t-il ici ? Qui a crié ? s'enquit une voix choquée.

Désespérée, Arlette attrapa le pénis flasque et le redressa. Elle infligea de rudes mouvements de piston, dans le but de le ramener à une turgescence suffisante.

Des mains l'arrachèrent au fauteuil.

— Mais arrêtez ! Vous ne voyez pas qu'il est mort, vieille nympho !

Arlette lâcha le membre, ses pupilles s'arrondirent d'horreur. Elle eut un haut-le-cœur. Mort.

Venu de nulle part, un rire dément la secoua.

— J'ai compris ! ricana-t-elle. Dieu s'est joué de moi, jusqu'au bout.

Elle sentit la morsure d'une piqûre. Une tiédeur bienfaisante grimpa dans ses veines. Avant de sombrer dans une léthargie médicamenteuse, elle eut le temps de se persuader que le Seigneur se vengeait de son immoralité avérée, de son échec à mériter Son amour. Il la gavait depuis toujours de pensées impures, pour la tester. Comme une oie, à l'aide de son Divin Entonnoir.